

CATHERINE MARES

RÉCEPTION  
À  
L'ACADÉMIE DE NIMES

Discours de bienvenue  
de Madame Janine REINAUD,  
Président de l'Académie.

Remerciements  
de Madame Catherine MARES  
et éloge de son prédécesseur  
Monsieur Pierre FABRE.

Vendredi 19 juin 1998

L'ordre du jour appelle la réception de notre nouveau confrère Madame Catherine Mares.

Celle-ci est introduite dans la salle de réunion par ses parrains MM. Durteste et Maubon.

Madame,

Monsieur Durteste, Monseigneur Dalverny et Monsieur Paul Maubon, viennent de vous proposer à l'élection de membre résidant au sein de notre Académie, au siège de Monsieur Pierre Fabre.

Je suis à la fois très heureuse et très honorée de vous accueillir au sein de notre Compagnie.

Vous êtes née : de Laurens de Saint-Martin à Compiègne dans l'Oise, le 18 septembre 1936.

Votre père qui était officier des Haras, est nommé à Saint-Lô en 1945, pour remonter l'élevage du cheval. La reconnaissance des élèves lui vaudra un monument érigé en son honneur.

Après des études secondaires à Saint-Lô, puis en Tunisie ; de retour en France, vous présentez en Sorbonne au cours des années 1958/60, un D.E.S. de Lettres Classiques.

De 1960 à 1962, vous êtes à Rome, enseignante dans une école internationale, alors que vous poursuivez des études d'histoire de l'art, tout en étant guide pour l'ambassade de France.

En 1962 à votre retour de Rome, vous épousez Monsieur Roger Mares, qui, revenant de Tunisie se lance dans un nouveau démarrage au mas des Bressades dans la commune de Manduel où se pratiquent l'arboriculture, la viticulture et le maraîchage, grâce à la création de la société du canal du

Bas-Rhône.

De votre union, naîtront quatre enfants, trois filles et un garçon, qui vous donneront huit petits enfants.

De 1962 à 1966, vous êtes à Nîmes, enseignante à l'Institut d'Alzon.

Vous habitez alors sur le « Rocher », quartier bien connu des Nimois, où j'ai eu le plaisir de vous rencontrer pour la première fois, chez un couple d'amis communs, les Léonce Robert, qui travaillent dans la bonneterie.

De 1966 à 1975, pendant neuf ans, vous êtes exploitante agricole au mas des Bressades, où vous pratiquez l'arboriculture, la viticulture et le maraîchage.

Vous reprenez ensuite vos études. De 1975 à 1997 après l'obtention du C.A.P.E.S. et de l'agrégation de Lettres classiques vous êtes professeur de Lettres au lycée, et de français en prépa. H.E.C.

Enfin au titre de fonction extra-professionnelle, vous êtes membre de l'équipe d'animation du S.E.D.I.F: Service diocésain de formation créé en septembre 1997.

*Au niveau de vos publications, on note :*

- Un D.E.S. : sur la notion « de cor » dans les confessions de saint Augustin.
- Une traduction de saint Bonaventure.
- Une traduction de saint Grégoire de Nazianze en collaboration avec les « Sources chrétiennes ».
- Une traduction (en cours) des quaestiones evangeliorum de saint Augustin.
- Enfin la participation épisodique au journal « La Croix ».

Chère Madame,

Peut-on imaginer un cursus aussi riche, embrassant à la fois les disciplines, intellectuelles, philosophiques, religieuses et humanitaires ?

Séduits et convaincus, nous sommes très heureux de vous accueillir aujourd'hui au sein de notre Académie. Je vous en remercie très vivement au nom de nous tous ; soyez la bienvenue parmi nous.

*Madame le Président donne la parole à  
Monsieur Paul Maubon,  
ami de Madame Catherine Marès.*

Madame la Présidente,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Chères Consœurs, chers Confrères,  
Mesdames et Messieurs,

Madame la présidente, dans son extrême délicatesse, m'invite à ce que, nous Nimois qui fréquentons notre bel amphithéâtre, appelons faire un quite, c'est-à-dire une intervention, si possible agréable et brève, dans le travail de cape du torero.

Je l'en remercie de m'offrir cette occasion, pour présenter mes hommages respectueux, et ceux de notre Académie, à la comtesse de Saint-Laurens de Saint-Martin, la mère de notre nouvelle consœur.

Vous comptez, Madame, cent descendants directs. Votre fille va vous offrir sous peu, avec la branche de ses lauriers qui vous revient, votre cent unième héritier.

Admirable famille, de laquelle j'ai eu l'honneur de me

rapprocher, soit par une visite dans la propriété familiale de Saint-Martin aux Chartrains, soit rue de Ponthieu où mon fils étudiant à Paris a eu la chance d'être hébergé, soit bien sûr aux Bressaders sur les Costières de Nîmes.

Aujourd'hui, Catherine, une nouvelle famille vous accueille, l'Académie de Nîmes. Celle-ci n'applique donc pas la règle, énoncée par l'auteur comique grec Ménandre, dont je ne doute pas qu'il soit un de vos familiers, règle selon laquelle : « Les femmes filent la laine, elles ne siègent pas à l'assemblée. »

A notre assemblée, aujourd'hui et pour toujours, vous siégez.

Non pas, parce que nous suivons un féminisme à la mode, ou parce que, avant hier notre parlement a décidé d'octroyer « l'égal accès des femmes et des hommes aux mandats et aux fonctions »; mais par pragmatisme et pour une raison que notre présidente, dans sa courtoise discrétion ne pouvait souligner, parce que nous apprécions au plus haut point, la culture, les nombreux apports et le charme de nos consœurs, et parce que nous ne doutons pas que vous n'y ajoutiez le bouquet de vos qualités ; parce que, comme le remarque Jacques Chardonne : « Une femme est utile à un romancier, même à un philosophe. » Or l'Académie, dans sa traduction littérale du grec, n'est-ce pas une école de philosophie ? « Nietzsche lui-même, bénissait Xanthippe, la femme de Socrate qui fut pour lui très bienfaitrice, puisqu'elle se forçait à rester dans la rue où il fit tant de trouvailles ».

Réjouissons-nous donc de ce que notre Académie soit une Société ouverte et mêlée, ce qui ajoute à la grandeur rigide, héritée des sociétés d'hommes, comme fut

l'Armée naguère, la note de poésie, de nuances, de sensibilité, dont vous êtes, Mesdames, seules capables.

Après lecture de votre biographie, si je devais résumer l'ensemble de vos qualités personnelles, je dirais que vous êtes une femme de talent et d'action ! Est-ce parce qu'enfant, vous étiez déjà réveillée très tôt par le hennissement des chevaux du Haras de Saint-Lô ? Toujours est-il que vous avez toujours plusieurs fers au feu.

A Rome, jeune étudiante, non seulement vous poursuivez vos études d'histoire de l'art, mais encore vous enseignez ; vous complétez ce bagage classique et méditerranéen, commencé en Tunisie (Carthage, Dougga, El Djeu), et qui se termine à Nîmes. Rome, Tunis, Nîmes, trois villes qui vous ont marqué.

Plus tard, enseignante à Nîmes, vous construisez votre famille, vous continuez de vous ouvrir sur le monde. Comme vous le rappelait récemment le pasteur Grossi à propos de Jules Lagneau, vous n'êtes pas un professeur, au sens de celui qui professe, qui assène, qui impose, mais au contraire vous apprenez à vos élèves à penser ; vous leur ouvrez des voies.

La vôtre change alors par une brusque volte de l'enseignement vers l'agriculture, suivant votre mari, pionnier sur un lot de colonisation, non pas dans une contrée lointaine, mais sur la Costière de Nîmes, à Manduel.

Et là que faites-vous ? de la mise en valeur, de la mise en valeur de terres, comme vous aviez mis en valeur dans l'enseignement les jeunes cervelles de vos élèves. C'est votre époque Virgilienne, car l'activité agricole parmi les plantes, les arbres, la vigne et le vin, activité hasardeuse et en quelque sorte héroïque, n'est pas simplement matérielle. Comme dans toute action, au-

delà de la technique de l'agitation, de la recherche du rendement, il y faut de l'amour ou ce n'est rien. Vous suivez Viallatte qui nous dit « qu'il faut atteler sa charrue à une étoile ».

Votre étoile vous ramène encore à l'enseignement et parallèlement aux études, car vous aviez encore des talents à faire fructifier. En même temps que vous dispensez vos connaissances à vos élèves, vous accroissez les vôtres, et obtenez coup sur coup CAPES et agrégation ; vous donnez des articles au journal "La Croix".

Heureux sont vos élèves à qui vous donnez ce bel exemple de travail, et qui apprendront de votre bouche à travers les lettres classiques, que la Grèce et Rome sont les berceaux de l'esprit moderne et de la sagesse que l'homme est la mesure de toute chose, et qu'il convient, *gnauti seautou* de se connaître soi-même, mais, certainement, vous leur avez appris aussi, que Denys le Tyran plaçant l'épée sur la tête de Damoclès est l'inventeur du suspense, que la première grève a été lancée bien avant la création des syndicats, par Lysistrata au V<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, que le Pirée pas plus que George Sand n'est un homme, ni Jugutha une femme, que Pentecôte ne signifie pas féria de Nimes, mais cinquantième jour après Pâques.

Vient alors la retraite, ou mieux dit le changement d'activité que l'on qualifierait aujourd'hui de plurielles. Vous entreprenez une nouvelle forme de mise en valeur, la formation tardive des adultes laïcs.

Pour former il faut apprendre et vous voici redevenue étudiante, à la faculté de Théologie de Strasbourg qui vous a décerné, il y a peu de jours, le diplôme de droit canonique,

ce pourquoi nous vous félicitons.

Et vous voici à l'Académie, cette accueillante Compagnie, qui est tout le contraire de l'auberge espagnole, puisque chacun se repait de ce que les autres y apportent, et s'enrichit de la grande variété de nos personnalités. Notre Académie ce serait plutôt la Chambre des Lords, si j'en crois l'un de ses membres qui, au cours d'une interview assurait : « A la Chambre des Lords, nous ne faisons de communications que sur ce que nous connaissons bien, ce qui limite forcément le nombre de nos interventions. »

Fort de ce principe, je suis sûr que nous vous entendrons souvent, pour notre plus grand plaisir.

Célébrer vos mérites n'a pas été pour moi un exercice de style, si l'on en croit Daudet pour qui « le style c'est l'exagération ». Car je n'ai rien exagéré. Et vous me pardonnerez la flèche du Parthe, mais je demande bien, au vu de votre honnêteté, comment vous allez pouvoir nous expliquer, exercice de style traditionnel dans cette maison, que vous ne méritiez pas d'être reçue à l'Académie.

*HOMMAGE DE M<sup>me</sup>MARES  
A SON PREDECESSEUR PIERRE FABRE*

Madame le Président,  
Monsieur le Secrétaire perpétuel,  
Mesdames, Messieurs,  
Chers Parents,  
Chers Amis,

Le cours de l'Illisos, les jardins d'Academos...

Ce n'est pas à cause de la rime que ces deux lieux mythiques me sont venus à l'esprit lorsqu'il s'est agi de préparer ce discours. Sans le second, l'assemblée au sein de laquelle vous me faites l'honneur d'être accueillie en ce jour, ne porterait pas ce titre. Il évoque pour moi une solennité un peu conventionnelle. Les canons esthétiques auxquels l'histoire des arts l'a associé ne peut que conforter cette impression. Le premier est un petit oued capricieux dont, pieds nus, Socrate se plaisait à fouler les rives. Sans égard pour leur prestige, il aimait y deviser avec ses compatriotes, il se faisait un bonheur d'y démontrer à un Alcibiade la stupidité de ses prétentions, à lui dévoiler son manque de sagesse. Il fallait de la folie pour se proposer un tel objectif. Pourtant, sans la folie de Socrate, sans ce démon qui lui suggérait tant de démarches incongrues, il n'y aurait pas eu la sagesse de Platon. Sans Platon, il n'y aurait peut-être jamais eu, en Occident, de philosophie.

Bref, avant que le détour ne devienne méandre, venons-en au but. Alors que je me verrais mieux courir pieds nus au bord de l'Illisos, vous m'invitez à siéger à

l'Académie. Vous supposez en outre que j'en respecte la devise : « Ne quid nimis. » Que voilà un objectif à l'opposé de ma nature ! Rien ne me porte à la mesure. A la litote, je préfère l'outrance. A l'ordre classique, le jaillissement baroque. A la maîtrise de l'espace, sous l'équerre de la colonne et de l'architrave, la tension féconde de la courbe et de la contre-courbe. A l'univers conquis, l'infini toujours à conquérir. A mes risques et périls ! Aux vôtres aussi puisque désormais nos chemins convergent.

Il est temps que je vous en remercie.

Un merveilleux grand-père m'a appris qu'il ne fallait jamais refuser un cadeau, et il se plaisait à en faire. Comme je lui en sais gré ! Il eût été raisonnable en effet de décliner cette offre. Je ne suis qu'un petit professeur très peu académique et qui n'a jamais rien produit, en matière littéraire, s'entend. Heureusement, un exemple de la grammaire latine m'est revenu à l'esprit. Vous les connaissez, ces exemples d'une époque où l'on pensait que les structures du langage structuraient aussi la vie en société : *Castigo non quia peccasti, sed ne pecces*. Je te punis non pas parce que tu as commis une faute, mais pour que tu n'en commettes plus. En somme, vous me récompensez non pas parce que j'ai accompli une œuvre, mais pour que j'en produise. Il est utile de distinguer la cause et le but.

Si j'avais refusé, je me serais privée d'un grand bonheur, celui d'être des vôtres. Les visites que j'ai eu tant de plaisir à effectuer m'ont révélé vos visages, vos personnes, toutes ces richesses que la pudeur parfois incite à voiler. Vous avez eu raison de mes complexes et de ma timidité. Vous me faites un beau cadeau. Soyez en remerciés, et tout particulièrement vous, Madame le Président, qui m'avez présentée avec tant de délicatesse (puis-je rappeler ici que

c'est votre mari qui a mis au monde nos deux aînées), vous qui m'avez parrainée, Monsieur Durteste et Monsieur Maubon. Je regrette l'absence de Monseigneur Dalverny qui, en 1964, baptisait la seconde de nos filles à Saint Joseph des Trois Piliers et qui est resté un ami dont l'éloge ici n'est plus à faire.

En m'élisant en dépit de ma situation excentrée, ce n'est pas la première fois que vous faites entrer Manduel à l'Académie. Le Secrétaire perpétuel Pierre Hugues était, vous le savez, surtout si vous avez entendu Mgr Dalverny prononcer son éloge, un enfant du pays. Que de fois l'avons-nous vu, la silhouette un peu tassée et le feutre vissé sur la tête, arpenter le village dont il était une figure emblématique. Mais il y a un autre illustre manduélois dont j'aimerais un jour faire connaître l'œuvre et la pensée, le philosophe Etienne Borne, mieux connu à Paris que dans sa contrée d'origine. C'est une lacune que je m'ingénierai à combler, si vous m'y autorisez.

Hélas, les bonheurs ont un revers. Election implique succession. Le siège que j'occupe est un siège qui est et qui restera vide, vide de la présence de celui qui l'a occupé avec tant de bonheur pour toute l'assemblée et dont l'absence, trop tôt survenue, se fera toujours sentir. Il l'a occupé trop peu de temps puisque, élu en 1990, il disparaissait brutalement fin mars 97. Il est paradoxal qu'aujourd'hui je sois la seule à n'avoir pas connu l'homme dont j'ai à faire le portrait. Vous imaginez ma perplexité et ma crainte de fausser une touche, surtout en votre présence, Madame, qui avez eu le courage et qui nous faites l'honneur de venir partager ces instants. Vous comprenez quelle est mon émotion.

René Char, dans les périodes de guet et de silence que lui imposaient ses activités de résistant, aimait à regarder voler les oiseaux, surtout les martinets. Amoureux de l'éclair (« *Si nous habitons l'éclair, il est le cœur de l'éternel* »), il s'attachait à la trace. C'est ce que j'ai essayé de faire. Lorsque vous regardez un vol, vous croyez fixer l'oiseau et vous ne soupçonnez pas à quel point c'est la trace qui vous attire. Sa trajectoire reste fixée en vous.

Ce sillage que Pierre Fabre nous ouvre, je vais essayer de le retracer pour vous. J'y vois trois étages. Le premier se déploie au contact de la terre, la terre des hommes, car c'est le service des hommes qui aspire le second. Quant au troisième, permettez-moi de déroger à la règle et de ne pas vous le dévoiler encore.

Pierre Fabre fut un marcheur, un traceur de sentiers, un ouvreur de voie. C'est sans doute le biais par lequel il entra à l'Académie, celui d'une amitié si chère au cœur du professeur Bosc. L'un comme l'autre avaient puisé dans le scoutisme cet amour de la nature capable d'orienter toute une vie.

« *Lorsque nous champions* » m'écrivit un de ses camarades scout qui a eu la gentillesse d'évoquer ses souvenirs, « *il s'ingéniait à mener la vie des véritables hommes des bois par la cueillette des baies et de végétaux sauvages comestibles.* »

Chef de la patrouille des Mouettes, il éprouvait ce bonheur de donner un sens à la marche, de guider ses scouts, comme il guidera ses amis, sans les épuiser ni les

égarer, même si cela risquait d'être parfois le cas, à la recherche de cette connaissance intime d'un paysage qui vous entre par tous les pores de la peau. Peu de disciplines permettent pareille communion à la nature. Elle révèle la vérité de ce que le corps est capable de fournir dans cet effort. La marche éveille tous les sens, la marche donne sens.

Mais l'amour de la terre va plus loin. Il me semble être le lieu où Pierre Fabre a puisé sa vocation d'historien et sa patience de chercheur. Il a voulu tracer les sentiers du passé, car il est impossible de saisir le visage d'une terre si l'on s'en tient à un seul moment de son histoire. Il faut remonter plus haut. Notre héritage se conquiert car, dit toujours René Char, « *il n'est précédé d'aucun testament* ». Pierre Fabre tenait à son terroir, il était viscéralement attaché à sa terre natale, ce mas de Valoussière vendu par ses parents dans les années 30. C'est pourquoi, à peine à la retraite, il entreprend d'écrire ce livre qui confond par l'ampleur du matériau historique exploité et redéployé : *Du Gardon à l'Ardèche, essai sur l'histoire des influences en Uzège*, paru chez Lacour en 1989 et préfacé par notre prédécesseur à ce siège, Guy Dupré. Dans la présentation qu'il en a faite à votre Académie, le 3 novembre 1989, Monsieur le professeur Bosc montre à quel point cette œuvre comble un vide, car il n'existait aucun ouvrage global sur le diocèse d'Uzès. Quant au titre, il en dit long sur les intentions de l'auteur. Les hommes, avec leur propension à la lutte, au conflit, leur aptitude à renaître après tous les désastres, ont modelé une terre.

Déjà se faisaient jour les qualités qui allaient lui permettre de réaliser l'œuvre qu'il venait d'achever lorsque

la maladie le surprit. En 1994, il présentait d'abord à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Montpellier, un Diplôme d'Etudes Approfondies, en histoire et civilisation, sur « *Deux exploitations agricoles à la jonction de deux mondes* ». Bien sûr, vous savez vers quel coin du Haut Gard se portait ainsi son regard. Ce n'était là qu'une première ébauche de la thèse de Doctorat qu'il présentera le 3 mai 1996 en soutenance à l'Université Paul Valéry sous la direction de Madame Gavygnaud Fontaine. Une première fois à l'Académie, en mars 93, il avait analysé l'économie de ces deux communautés villageoises du Gard Rhodanien, Carsan et Montagu et Saint-André-de-Roquepertuis. Le 10 janvier 1997, enfin, Pierre Fabre, couronné de son doctorat, faisait en ces lieux une dernière communication. Il l'intitulait : « *Le grand chambardement du monde agricole du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle.* » Vous avez encore tous présent à l'esprit ce remarquable exposé. Il est inutile que je le refasse à mon tour.

J'ai pu lire, grâce à l'obligeance de son épouse, le résumé de sa thèse, intitulé *Les oubliés de l'histoire, des laboureurs aux vigneron, du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, illustrée de dessins de l'auteur. J'ai pu écouter les enregistrements de ses communications. Bien plus qu'à un traité exhaustif et savant (il l'était, ce qui ne gâche rien !) il m'a semblé peu à peu que j'assistais à une sorte de *Jeu de la Vie et de la Mort* dont tous les acteurs prenaient visage. Sur fond de peste ou d'exactions de la troupe, de pénurie alimentaire et d'endettement chronique, d'espoirs déçus et de courage toujours renaissant se détachaient les Montclus, les Rohan, les Grignan, tel consul des manants traîné devant la justice, le petit peuple des mesnagers, les chartreux de la Valbonne ou un curé peu méritant, les propriétaires forains auxquels il faut

toujours rendre des comptes, les Fabre et les Clap à la pointe des changements. Le décor m'est devenu familier et presque palpable : j'ai senti les ornières du chemin et l'odeur de poussière d'une église toujours à réparer, les griffures du seigle si maigre, parfois, à récolter, le poids de la ramée qu'on a le droit de cueillir en forêt, les odeurs du cochon, indispensable et ambulante garde-manger. Et s'il fallait clore sur une image ce ballet de l'histoire, cette danse toujours courageuse et parfois macabre, je verrais valser et tourner un caddie de supermarché déversant dans une cité devenue dortoir, ses emballages inouvrables, ses nourritures préfabriquées.

Indépendamment de l'outrance (volontaire) de mon propos, vous comprendrez qu'entre des populations obligées, pendant tant des siècles, de tirer du sol toute leur subsistance et celles qui seraient plutôt suspendues au RMI, il n'existe plus le même rapport ni à la nature ni au travail.

Pierre Fabre avait le goût des deux. Je voudrais insister sur la somme de travail que la réalisation de sa thèse suppose. Aller au bout de sa tâche et la bien faire, quel que soit l'âge qu'on ait atteint, c'est aussi sans doute ce qu'enseignait le scoutisme. Dieu sait que déchiffrer une montagne de documents pas forcément en bon état, sans formation de chartiste ni d'historien au départ, a de quoi laisser pantois. Que de sacrifices imposés à soi-même et à son épouse pour mener à bien pareille tâche. Je le vois attelé à son bureau et à son ordinateur, en véritable « homo faber », artisan de la recherche et n'en venant à bout que grâce à la patience et à la coopération de son épouse et de tous les siens.

C'est avec la même rigueur et la même soif de préserver les traces du passé que Pierre Fabre, avec Mademoiselle Viala,

Monsieur Simon et Monsieur Jallatte, s'est attaché à la réactualisation du fichier de la bibliothèque de cette Académie, à la mise en valeurs de tous les trésors qu'elle contient. Précieux travail dont nous n'avons pas fini d'être les bénéficiaires et qui requiert toujours, de la part de ceux qui l'effectuent, dévouement et efficacité.

Dans un même esprit, et en coopération avec le Comité d'Art chrétien dont il était président, il avait accepté de travailler avec Monseigneur Dalverny au IX<sup>e</sup> Centenaire de la consécration de la Cathédrale en réalisant des conférences historiques dont l'audience avait été remarquable. Beau souvenir pour l'Académie que cette mise en exergue de l'un des bijoux du patrimoine nimois.

Bref, nous avons découvert un Pierre Fabre amoureux de la nature, en quête, de la trace que l'homme a imprimée en elle. C'est l'homme, en fait, qui justifie tous ses efforts, c'est au service de l'homme qu'il engage son étude et sa vie. Tel est le second point que je voudrais développer.

La grande richesse de la formation scout, c'est qu'elle enseigne à former des hommes. Au contact du père Gasque, Pierre Fabre l'a appris. C.P. de la patrouille des Mouettes, il l'entraînait dans son sillage. *« Dès cette époque, m'écrivit son ami Jean Brun, il s'intéressait beaucoup à la vie du Maréchal Lyautey et parlait avec flamme de son ouvrage Le rôle social de l'officier. Il trouva là, me semble-t-il, un des fils directeurs de sa vie d'officier. Voici une anecdote révélatrice. Je ne sais quelle marche avaient effectuée les garçons de 15 ou 17 ans que nous étions alors quand, au cours d'une sortie en uniforme scout, l'un de nous proposa de « fumer une dope ». Sans éclats, sereinement, Pierre fut le seul à ne pas enfreindre la règle.*

Mais voici que la guerre arrive. Abandonnant ses

études de droit commencées à la Faculté de Montpellier, il s'engage à 19 ans et demi et part à Dakar. Dans la coloniale, il apprend non seulement à mener les hommes au combat, mais à gérer leur insertion sur le terrain, à organiser la terre. Lyautey a été formé par le catholicisme social d'Albert de Mun. On oublie trop souvent de le rappeler tant un enseignement partisan s'est ingénié à jeter le discrédit sur l'aventure coloniale. Il estimait que l'armée était le lieu unique, dans une société très hiérarchisée, où toutes les classes pouvaient se connaître et mener une action commune, où pouvait s'exercer à plein le rôle du chef, de l'entraîneur. Tel est l'idéal que Pierre Fabre a appliqué tout au long de son expérience au Sénégal et au Maroc, avant de participer au débarquement à Saint-Tropez, le 20 août 44, et à la grande aventure de la 1<sup>re</sup> armée libérant la France.

Il y gagne ses premières citations, « *pour son allant et la précision de ses réglages de tirs d'artillerie qui permettent d'anéantir la riposte ennemie* », « *pour son attitude particulièrement crâne* » et « *sa bonne humeur inaltérable* ».

Au cours des opérations d'Alsace et de Wurstenberg, il effectue, « *en piper, par tous les temps et à basse altitude au-dessus des lignes ennemies, de très nombreuses missions de reconnaissance et de réglage* ». La même précision caractérisera son action d'observateur en Indochine où il sera affecté de janvier 47 à août 49, où il effectuera plus de 60 heures de vol de guerre et sera fait chevalier de la légion d'honneur à 27 ans.

Observateur des postes ennemis, il l'est surtout de l'homme. Une note écrite à propos de ces missions en Indochine le dépeint tout entier. En Annam, au printemps

48, le 2<sup>e</sup> bureau doit résoudre une énigme : comment se fait-il qu'un chef Vietminh ait relâché un, puis six prisonniers ? Si traquenard il y a, il faut le déjouer. Aussi Pierre Fabre est-il envoyé en mission avec son avion et le prisonnier libéré, pour identifier son lieu de détention. Objectif atteint, mais secret de la clémence non dévoilé pour autant. D'ailleurs, à Tourane, un aumônier dont on avait cru identifier le cadavre après sa disparition est revenu, brisant le mythe de l'atrocité ennemie. Et Pierre Fabre s'interroge. Il veut comprendre. Comment un chef vietminh a-t-il pu appliquer à ses propres prisonniers le traitement que les Français réservent aux leurs ? Il n'y a pas de réponse. « *Personnage énigmatique, jalon d'espoir dans un désert de violence que cet être capable de faire passer le respect de l'homme avant les règles du parti, de violer cette discipline « qui fait la force principale des armées » pour assurer la dignité d'ennemis désarmés. Quarante années ne sauraient faire oublier cet adversaire sans visage dont le témoignage continue de m'interroger.* »

Sans aucun doute, Pierre Fabre a lu *Citadelle* de Saint-Exupéry et il se pose la question :

« *Pour ainsi valablement pérorer sur l'homme, conviendrait d'abord de me dire ce qui est important de l'homme et pour l'homme* » (CCXVI). « *Je veux que tu m'éclaires sur la qualité de la soif que tu fondes chez toi dans les hommes.* »

C'est ainsi qu'à son retour d'Indochine, après avoir été instructeur à Idar Oberstein et à Coëtquidan, il se retrouve à l'Ecole d'Etat Major, comme capitaine, à Paris en 1951. La spécialité à laquelle il se consacre n'a plus rien à voir avec l'ajustement des tirs d'artillerie. Il est un autre

tir qu'il lui semble plus important de régler: celui des relations entre les hommes, celui de leur formation, et ce, à commencer par l'armée. Il se consacre à des études de psychologie, en vue de la sélection des cadres. Il applique ces principes à l'armée sénégalaise, pendant deux ans et à l'issue d'un second séjour de deux ans à l'Ecole d'Etat Major à Paris, le Sénégal le réclame pour mener à bien la formation de son armée.

Mais, après 19 ans d'armée, dont 11 de campagne, après avoir reçu la Croix de guerre 39-45, celle des TOE avec 6 étoiles dont une de vermeil et une d'argent, et la légion d'honneur, l'heure des grandes décisions est venue. Pour pouvoir assurer un peu de stabilité à sa femme et à ses trois enfants, tout en continuant à servir les hommes, Pierre Fabre quitte l'armée. Pendant deux ans, il s'occupe à Paris d'un centre inter-entreprise, destiné à la formation d'autodidactes, sous le patronage de Renault. Toujours les hommes au centre de ses préoccupations.

Cette ligne de force oriente le reste de sa vie professionnelle, dont le succès, joint à celui de sa carrière militaire, se verra récompensé par la Croix d'Officier de l'Ordre National du Mérite, en 1967. En 1962, en effet, il a

emmène sa famille au Creusot, chez Schneider, où il restera, pendant 19 ans, le directeur du personnel de la section mécanique. Que de rouages dont il faut assurer le fonctionnement, en éliminant les grains de sable, en distillant l'huile à bon escient pour faire vivre ensemble les 800 personnes de cette énorme machine !

Il y a des moments difficiles. Appelé un soir par un

responsable CFDT engagé dans les Centres de Préparation au Mariage comme son Chef du Personnel, parce qu'il est soi-disant le seul à pouvoir résoudre un conflit, il se retrouve en fait pris dans un traquenard et séquestré pendant vingt-quatre heures.

« *Nous avons passé de tels moments intenses tous ensemble* » écrira à Madame Fabre le responsable involontaire de cette aventure qui, heureusement, a bien tourné. « *J'ai beaucoup apprécié le travail fait à la division énergie* », écrit un autre, « *C'était du bon boulot qui n'a pas dû être facile tous les jours* » « *Pierre apportait dans tout cela ses grandes qualités humaines et sa compétence d'animateur de groupe qui était reconnue.* » Un autre correspondant précise par une note supplémentaire : « *Je regrette que l'humilité de Pierre et sa liberté d'expression lui ait parfois nui dans le climat somme toute assez traditionnel du Creusot.* » On aimerait déceler là l'amorce d'un défaut, le défaut d'une qualité, bien sûr, qui permettrait de nuancer le tableau, d'apporter les quelques ombres indispensables au relief du paysage. « *Les hommes sans défaut, dit encore René Char, sont comme les montagnes sans crevasses : ils ne m'intéressent pas !* »

Pierre Fabre ne transige jamais avec la vérité et ce qu'il estime être juste. Bâtitteur de ponts entre les hommes, oui, créateur de liens et de solidarités, oui, mais pas au prix d'une trahison, si petite soit-elle. Lorsque l'ombre de Boudarel se profile à l'horizon, il est impossible de pactiser avec ce tortionnaire de ses frères français, avec ce monstre au service du Vietminh. Tant pis pour le CCFD.

C'est ainsi que je m'achemine vers ma troisième partie, celle qui commande tout le reste. La tête chercheuse, celle qui fend l'air en quête de son objectif et l'atteint à coup sûr,

cette fine pointe de l'âme, comment se construit-elle ? De quoi est-elle alimentée ? Qu'est-ce qui la fait vivre, en somme ?

En premier lieu, le détour et la réflexion. Détour de l'armée d'Afrique, long cheminement pour parvenir au terme de la campagne de libération de la France. A 20 ans, c'est là que l'on se forme.

Permettez-moi maintenant de revenir aux souvenirs.

Nous sommes en 1945 :

*« La paix revenue, il fut un temps affecté à Vernon comme officier instructeur des appelés et cela, dit son compagnon scout, me parut comme le direct prolongement du temps vécu comme CP de la patrouille des Mouettes : même souci de comprendre les hommes,, de leur apporter quelque chose, de les faire progresser. J'eus une fois l'occasion de passer avec lui un dimanche de printemps à Vernon et me trouvai fort étonné d'aller visiter dans l'après-midi une kermesse... où l'un des stands était tenu par une certaine Nicole avec qui il fonda peu après le foyer rayonnant que nous avons connu. »*

Seul le *peu après* ne cadre pas. Avant de fonder un foyer, il faut un long détour. Un Pierre Fabre ne s'engage pas à la légère. Surtout, il ne peut pas engager une jeune fille dans une aventure dont il ignore l'issue. Si l'Indochine le réclame et le retient en sa jungle de 47 à 49, eh bien ! Nicole attendra.

Nicole a attendu. Sans doute n'est-ce pas étranger au fait que leur foyer ait connu un tel rayonnement. *« Tu es responsable pour toujours de celui que tu as apprivoisé »*, a dit encore Saint-Exupéry. Amour et responsabilité ne font qu'un. Leur ciment, c'est la patience. C'est sur une foi partagée que se fonde ce foyer, et nourrie, alimentée

pour mieux se donner aux autres. Les Equipes Notre Dame, au Creusot, les Centres de Préparation au Mariage, l'Ecole des Parents, le Mouvement Chrétien des Cadres, où s'aiguise la réflexion bien au-delà de la retraite... Je ne saurais tout énumérer. Alimenter la source de la foi et la source de l'action, alimenter le dialogue permanent entre les conjoints, avec les autres, avec Dieu... Pardonnez-moi cette intrusion au-delà du voile du Temple. Sans elle, on ne comprendrait rien. On ne comprendrait pas ces engagements au service des hommes, qui ont marqué toute la vie de Pierre Fabre et de son épouse et dont leurs trois enfants, leurs cinq petits-enfants portent forcément la marque.

Qui a accroché sa vie à une étoile doit se donner les moyens de maintenir le cap. C'est l'unité de la vie qui crée les harmoniques subtiles de la mélodie. Tout ce qui n'est pas essentiel s'en détache et le tracé apparaît dans son jaillissement.

J'espère ne l'avoir pas trop trahi en le dessinant. Je vous demande votre indulgence, Madame.

Il me reste bien peu de temps pour m'acquitter de la dernière partie de ce devoir.

A la maison, dès qu'un enfant commençait à dire « Moi ! Moi ! » le rite voulait qu'on lui répliquât : « Le moi est haïssable ! » Aurait-il cessé de l'être au point que je sois obligée de parler de moi !

Il est étonnant comme, depuis que j'ai commencé à parler de Pierre Fabre, j'ai l'impression de parler de moi, ou, plus exactement, de mon mari et moi. Ce dernier, observateur aérien comme mon prédécesseur, connaît cette aventure grisante qui consiste à déjouer les attaques de l'adversaire en

limitant au maximum ses pertes. Lui aussi y gagna la légion d'honneur, à 26 ans, en Tunisie.

Le scoutisme ? J'ai baigné dedans depuis mon plus jeune âge. Il m'a incité à des décisions qui ont orienté le cours de mes études, puisque je préférais garder du temps pour ces activités.

L'amour de la terre ? Si je ne l'avais pas eu, comment aurais-je pu tenir sur ce bout de Costière ingrat où il n'y avait à notre arrivée que des moustiques, des cailloux et du mistral, le dernier et les premiers s'excluant heureusement l'un les autres. Comment y aurions-nous tenu sans la persévérance de mon mari, son acharnement au travail, son aptitude à encaisser tous les coups durs ? « Tant vaut l'homme, tant vaut la terre », se plaît-il à répéter. Ainsi avons-nous écrit une page de cette histoire économique du Languedoc que Pierre Fabre s'est ingénié à reconstituer. Certains parmi vous, en ont été des artisans privilégiés et non des moindres. Le retour des Pieds-noirs, dont mon mari était, a coïncidé en effet avec le développement du Bas-Rhône. Nous y avons cru. Nous avons vécu les heures glorieuses de l'arboriculture et de la coopération agricole, en dépit de tous les aléas climatiques ou de ceux, telle la grève des camionneurs, dont les hommes ont le secret, jusqu'à ce qu'une vilaine maladie du nom de charka ait eu raison de notre verger, non de notre espérance.

Dans l'agriculture, rien n'est jamais perdu, chaque printemps laisse resurgir l'espoir « *et les fruits passeront la promesse des fleurs* ». Déjà, nous voyons changer le visage de nos cultures : la vigne reprend sa place prépondérante un temps abandonné. Le vin est bon. Notre fils nous procure l'immense joie, avec sa future femme, de reprendre le flambeau, de le développer et de l'étendre. L'attachement de nos petits-enfants à cette terre nous fait comprendre qu'elle est

la leur.

D'où venions-nous, en fait ? En m'enracinant à Nîmes par cette Académie, vous nous situez à égale distance de nos aires géographiques d'origine. La saga des Mares avait le Languedoc pour point de départ, la région de Montpellier en particulier. Elle y est revenue via la Louisiane, l'Algérie, la Tunisie. Un arrière-grand-oncle de mon mari, ami de Pasteur, a découvert le traitement par le soufre de l'oïdium. Son arrière-grand-mère, veuve en 70, s'est retrouvée seule en Algérie avec deux petites-filles, dont une posthume, et une propriété qu'il fallait payer une seconde fois, le notaire ayant avalé le magot envoyé depuis la France. Un grand-père a fondé l'Ecole d'Agriculture de Maison Carrée à Alger. On quitte rarement l'agriculture, chez les Mares. Si les terres vous quittent, on recommence ailleurs...

Quant à ma famille paternelle, son passé lointain, même quand nous habitons la Normandie, avait toujours les couleurs un peu mythiques de la Provence. Notre père se faisait une joie de nous faire découvrir comment Gaspard de Laurens, évêque d'Arles, avait prêté ses traits au Roi Mage, son homonyme, dans le superbe tableau qui surmonte l'autel de la chapelle des Rois, à Saint-Trophime, où il est enterré. Il venait d'Aix-en-Provence où les Laurens étaient Conseillers au Parlement, depuis leur fief de Saint-Martin-des-Pallières, sur la route de Draguignan. Vous comprendrez vite ma propension, peu courante à Nîmes, à franchir le Rhône et à nouer des liens de l'autre côté de cette frontière.

Il est amusant aussi de constater que ce fauteuil nous unit par le biais d'un personnage qui n'était pas tissé de la fibre dont on fait les lavettes : je veux parler du père d'Alzon. Guy Dupré étant son historien, c'est en grande

partie de lui que Pierre Fabre a fait l'éloge dans la position où je me trouve aujourd'hui. Homme d'ouverture et d'audace, j'ai toujours apprécié sa vision ouverte et large de l'éducation et je l'ai souvent pris à parti et à témoin, intérieurement, dans ma lutte pour que l'on reste fidèle à l'essentiel.

Former des hommes. Peut-être est-ce parce que j'ai eu au cours de ma vie le rare bonheur d'être formée par des maîtres exceptionnels que ce goût m'est resté et qu'il motive mon engagement actuel. Ecoutez plutôt celui auquel je dois le plus, Monsieur Fontaine, membre éminent de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres et l'un des moteurs, à la suite de Marrou, du renouveau des études patristiques à l'Université. Juste avant de prendre son poste à la Sorbonne, en 1958, voici ce qu'il m'écrivait :

*« Ces dernières années ont été péniblement divisées entre mes devoirs d'enseignant et ma tâche de chercheur. Que de cours préparés « à la pression », sous la férule impérieuse de l'horloge, comme autant d'heures douloureusement arrachées au travail du doctorat, et vice-versa : une « division du travail » en un sens durement psychologique. Que malgré cela j'aie pu apporter vraiment un peu de ce que l'on attendait de moi, voilà qui est le plus authentique des réconforts. En quoi d'ailleurs vous me faites découvrir combien le maître, à la manière du seul Maître, accomplit avant tout la fonction d'un médiateur: cela ferme d'avance la porte à tous les découragements, mais cela doit aussi créer en nous le respect de la fonction enseignante comme d'une figure éminente du Mystère. »*

Toutes les années passées au service des élèves ne m'ont pas détournée sur ce point.

La fonction paternelle relève du même mystère. Une anecdote vous révélera que dans le domaine du style il n'y avait pas de friction entre mon père et moi. Prise par mes activités scoutes, je lui avais demandé de rédiger un exposé sur Port Royal de Montherlant que j'avais à faire. Je n'avais pas eu besoin de me farder pour me livrer à cet exercice. Dans la correction de la dissertation suivante mon professeur avait noté en effet : « je reconnais bien là le style de votre exposé ! ». Je me suis abstenue de lui en révéler l'auteur.

La différence entre mon père et moi, c'est que, lui, écrivait : de multiples revues en vers qui punctuaient de joyeuses festivités, la vie mondaine très animée d'avant-guerre, des pièces de théâtre, dont l'une policière : le Bar Orlof fut joué avec un grand succès au moment de

la libération. Acteur et metteur en scène, la captivité où l'avait conduit son engagement volontaire alors qu'à l'époque il avait déjà six enfants, avait décuplé ses talents. Ses compagnons de jeu sont restés ses meilleurs et plus fidèles amis. Il rédigea un piquant livre de souvenirs sur les officiers des haras et un passionné compte rendu de ses voyages au Japon.

Pour qu'il y ait médiation, il faut qu'il y ait passion. Il faut que la vie ait du sel. Les regards désespérés que me jetterait ma mère ici présente et venue de Normandie alors qu'elle accomplit, diraient les latins, sa quatre vingt quinzième année m'empêchent de parler d'elle. Alors je parlerai du sel de la vie. Ce sera pareil.

« Dieu vomit les tièdes ! » C'est la parole de l'Évangile

qui m'a toujours paru à la fois la plus dure, presque la plus injuste, et en même temps la plus stimulante. Que de tièdes, me disais-je à chaque rentrée scolaire, devant l'œil désabusé de certaines classes dites littéraires. Le plus urgent est de leur donner à eux-mêmes, goût à la vie. Quand je leur disais que la vie était belle, quelle tristesse de les entendre répliquer que je rêvais. Entre la dope et la clope, ballottés, cahotés, ils s'affalent sans savoir qu'ils ont faim et soif d'autre chose. Ne leur jetons pas la pierre avant d'avoir reconnu nos responsabilités. « *Plus personne* », et là ce n'est plus moi qui parle, mais mon mémorable et exceptionnel professeur de latin et grec au Bon Sauveur de Saint-Lô, « *pour leur rompre le pain et leur tendre l'eau vive au creux de leurs mains fraîches. Et encore, c'est trop peu. Il faudrait dire : plus personne qui sache où se trouve le pain, où se trouve l'eau vive. Ainsi les jeunes ne savent pas l'abîme d'illusions et de catastrophes qu'il y a entre l'existence qu'on leur -fait, dans le relâchement et le bien-être viscéral — et la pression d'un monde visible oui, mais surtout invisible, à son maximum de tension. On leur fait des nerfs de charpie et des ossatures en moelle de sureau pour affronter des épreuves auxquelles confrontés, les travaux d'Hercule ne sont que jeux d'enfants.* » S'il maniait volontiers l'outrance, il savait écrire, le bougre et nous faire penser.

J'ai eu la chance exceptionnelle que tout le sel de la vie m'ait été donné à goûter dans mon enfance : le sel de la tendresse et le sel des fous rires, ces incoercibles fous rires autour de la grande tablée familiale ; le sel de l'humour et de l'imprévu, d'une fantaisie liée à la légèreté de l'être, lorsque l'avoir n'est point trop pesant. Le sel de

l'accueil et de la table toujours ouverte. Le sel d'un regard de peintre qui transcrit la vérité des êtres dans leur regard ou la force d'un paysage aimé, en quelques coups de pastels éclatants. Le sel de l'amour et du dévouement. Le sel des larmes.

Aucun n'est inutile pour construire une passion. Aucun n'est en surnombre pour atteindre la sagesse. Car nous y sommes, à cette réconciliation entre Socrate et Platon, entre Dionysos et Apollon, entre le délire et la raison. C'est le sel de la Sagesse, qui pour nous a Visage, qui pour nous a un Nom. Il se décline au jour le jour dans l'humble réalité quotidienne et le sillon que, sans lever la charrue, chacun trace dans la glèbe. Cette Sagesse est folie. C'est elle qui donne goût à la vie, ce petit goût d'éternité que nous gardons au fond du cœur ou sur les lèvres.

René Char donnera la conclusion. Elle dit la même chose.

Je vous la dédie, Madame :

*« Ne te courbe que pour aimer. Si tu meurs, tu aimes encore. »*

Je vous remercie de votre attention.

Des applaudissements très chaleureux sont adressés à M<sup>me</sup> Mares qui est ensuite félicitée par ses parents et amis, présents à cette réception.

Le secrétaire perpétuel invite l'assemblée à se rendre dans les salons du 1<sup>er</sup> étage afin de boire une coupe de Champagne.

La séance est levée à 18 h 30.



Le secrétaire perpétuel invite l'assemblée à se rendre dans les salons du 1<sup>er</sup> étage afin de boire une coupe de Champagne.

La séance est levée à 18 h 30.

Madame,

Monsieur Durteste, Monseigneur Dalverny et Monsieur Paul Maubon, viennent de vous proposer à l'élection de membre résidant au sein de notre Académie, au siège de Monsieur Pierre Fabre.

Je suis à la fois très heureuse et très honorée de vous accueillir au sein de notre Compagnie.

Vous êtes née : de Laurens de Saint-Martin à Compiègne dans l'Oise, le 18 septembre 1936.

Votre père qui était officier des Haras, est nommé à Saint-Lô en 1945, pour remonter l'élevage du cheval. La reconnaissance des élèves lui vaudra un monument érigé en son honneur.

Après des études secondaires à Saint-Lô, puis en Tunisie ; de retour en France, vous présentez en Sorbonne au cours des années 1958/60, un D.E.S. de Lettres Classiques.

De 1960 à 1962, vous êtes à Rome, enseignante dans une école internationale, alors que vous poursuivez des études d'histoire de l'art, tout en étant guide pour l'ambassade de France.

En 1962 à votre retour de Rome, vous épousez Monsieur Roger Mares, qui, revenant de Tunisie se lance dans un nouveau démarrage au mas des Bressades dans la commune de Manduel où se pratiquent l'arboriculture, la viticulture et le maraîchage, grâce à la création de la société du canal du

Bas-Rhône.

De votre union, naîtront quatre enfants, trois filles et un garçon, qui vous donneront huit petits enfants.